

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.759 - TRENTIÈME ANNÉE - JEUDI 8 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 17 fr. Un An 32 fr.  
Autres départements et l'Algérie 6 fr. 11 fr. 20 fr.  
Étranger (Union postale) 9 fr. 17 fr. 30 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 4 fr. - Réclames : 2 fr. - Patis divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 40 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : à l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## L'Équilibre des Forces

Après l'invasion de la Belgique, l'Allemagne a pu jeter encore plus de deux millions d'hommes en France. C'est avec cette masse formidable, débouchant à la fois dans la vallée de l'Oise ainsi que dans celle de la Meuse, que les soldats du Kaiser essayaient d'avancer la prise de Paris. Ces deux millions de soldats constituent ou plutôt constituent l'élite des armées allemandes. Tous les régiments, réputés invincibles, de la garde prussienne, s'y trouvaient au complet.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette gigantesque avalanche humaine venue de la Germanie ? Dès le 25 août, c'est-à-dire avant les batailles gigantesques engagées sur la Marne, puis des rives de l'Aisne à Verdun, le *Berliner Tageblatt* avait que le total des pertes subies par les armées allemandes soit en Belgique, soit en France, s'élevait au cinquième de leurs effectifs.

Ces pertes se sont considérablement augmentées depuis cette époque et il est très possible qu'aujourd'hui il n'y ait plus seulement l'équilibre des forces entre les combattants, mais même une supériorité numérique de notre côté. Cette supériorité ne pourra s'accroître par les appoints venus de divers côtés, par les réserves non encore entamées dont le haut commandement dispose.

La situation est loin d'être identique du côté de l'Allemagne. Elle n'attend aucun renfort du dehors. Toutes ses colonies seront bientôt conquises. Tous ses navires de commerce sont capturés ou bien immobilisés dans de nombreux ports surveillés par les flottes anglaises, tandis que ses cuirassés restent embouteillés dans la mer Baltique. Harcelée par la Russie, maîtresse de la Galicie, d'une partie de la Prusse orientale, l'Allemagne est obligée de masser vingt corps d'armée devant les Russes dont la marche sur Cracovie annonce les éclatants succès.

Guillaume II, qui devait entrer en triomphe à Paris, commande les armées opposées à l'envahissement moscovite. Les lances des cosaques se profilent sur les Karpathes défilant celles des uhlans, tandis que le flux des légions russes continue à submerger l'Autriche-Hongrie, à s'avancer en Prusse orientale où de grandes batailles se préparent.

En Belgique, des attaques successives ont lieu. Menacés dans leurs lignes de retraite, les corps allemands sont constamment sur le qui-vive. Le moindre ébranlement équivaudrait à une défaite irrémédiable. Il n'est pas besoin d'être un stratège pour comprendre qu'une armée si « kolossale » soit-elle, s'affaiblit en s'éloignant de ses bases d'opération.

La France ainsi que la Belgique se trouvent sur les lieux même où se livrent chaque jour des combats meurtriers. Elles se ravitaillent sans interruption, en hommes, en munitions. La Russie, quoique opérant sur un front d'une vaste étendue, faisant face à deux empires, reçoit quotidiennement des troupes fraîches.

Il n'en est pas ainsi pour la Germanie enfermée dans un cercle de feu. Elle n'a aucun secours à espérer, alors que ses forces combattives diminuent à toute prise d'armes. Il est un autre facteur avec lequel il faut compter, la dépression morale d'une nation qui croyait fermement à l'écrasement de toutes les armées alliées.

Malgré la censure la plus rigoureuse, malgré l'interdiction de l'entrée, sur le territoire germanique, de journaux étrangers, les nouvelles y parviennent. Elles sont loin d'être rassurantes. Elles produisent d'autant plus de stupeur sur le peuple allemand que celui-ci escomptait le triomphe final, à bref délai, annoncé par les bulletins de victoire, de l'agence Wolff.

Quelles seront les conséquences d'un abatement pareil ?

En présence de cette situation, malgré les difficultés innombrables qu'il reste encore à surmonter, la confiance la plus absolue doit régner en France. Les hordes teutonnes ne souleront pas longtemps encore le sol sacré de la Patrie. L'équilibre des forces en présence assure désormais la victoire. Avec quelle joie accueillerons nous la nouvelle de la délivrance du territoire national, prélude de la déroute irrémédiable des Barbares dont la race doit être exterminée sans merci.

PIERRE ROUX

## Le Retour de l'« Asie »

Pour échapper au « Kaiser-Wilhelm-der-Gross », Le prix du Cameroun, — La famine au Ouadai

Bordeaux, 7 Octobre.

Le paquebot *Asie*, courrier de la Côte Occidentale d'Afrique, vient d'arriver à Bordeaux. L'Asie, qui avait quitté ce port dans la deuxième quinzaine d'août, la échappé belle, car son passage le long de la côte africaine était éprouvé par le *Kaiser-Wilhelm-der-Gross*, croiseur auxiliaire de la flotte germanique.

Des ouvriers du port de Santa-Cruz de Tenerife, avaient informé l'équipage du paquebot français du danger qui courait, lui affirmant qu'un bateau avait ravitaillé, au large, en charbon le vaisseau allemand, mais il fut impossible d'obtenir des autorités locales confirmation de ce fait.

Malgré cela, le commandant Blazy estima qu'il avait lieu de prendre les plus grandes précautions. Il ordonna de sortir avec plus de soin que jamais l'horizon et de naviguer, la nuit, tous feux éteints, ce qui ne laisse pas de causer quelque émotion aux passagers.

Est-ce à cause de ces sages mesures, ou est-ce le fait d'un heureux hasard ? Toujours est-il que l'Asie échappa aux recherches du *Kaiser-Wilhelm-der-Gross*.

Les passagers rapportent qu'avant la prise de Duala, port du Cameroun, par nos troupes, une opération avait été tentée sur le même point de la côte de la colonie allemande, et qu'elle n'avait pas tourné à notre avantage. Nos soldats s'étaient trouvés en présence de forces très supérieures, il fallut l'arrivée du croiseur français *Briza* et du croiseur anglais *Cumberland* qui débarquèrent des troupes pour réduire l'ennemi à l'impuissance.

Désormais, la prise du Cameroun, attaqué de divers côtés, peut être considérée comme fatale, d'autant plus que les Allemands ont diminué leurs effectifs d'occupation.

Sur la situation intérieure de nos colonies Ouest-Africaines, nous n'aurions rien à dire, si nous ne devions signaler une affreuse famine, due à une extrême sécheresse, a causé d'innombrables morts dans l'Ouadai, où l'on a vu l'anthropophage, malgré les efforts de l'administration, reparaitre comme aux plus tristes jours.

## Comment les Allemands arrêteront M. Max

Londres, 7 Octobre.

D'après un Bruxellois arrivé à Londres, l'arrestation de M. Max suit le meeting des bourgeois à Bruxelles, il y a dix jours, d'innombrables morts dans l'Ouadai, où l'on a vu l'anthropophage, malgré les efforts de l'administration, reparaitre comme aux plus tristes jours.

La réunion commença à 2 heures 30 et

## L'Anniversaire de la proclamation de la République portugaise

UN CROISIERE FRANÇAIS A LISBONNE

Lisbonne, 7 Octobre.

Le croiseur français *Dupetit-Thouars* s'est rendu à Lisbonne le 5 octobre à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la République portugaise. Il y a passé toute la journée.

Le commandant Gervais et son état-major ont été accueillis avec empressement. La population a acclamé les marins français.

Le ministre des Affaires Étrangères du Portugal est venu à la légation de France, pour prier le ministre de faire parvenir à M. Delcassé les remerciements du Président de la République et du gouvernement portugais, pour cette démonstration de courtoisie.



**M. Max**  
l'héroïque bourgmestre de Bruxelles

trois quarts d'heure après le gouverneur envoya un message disant qu'il désirait voir M. Max.

Le bourgmestre fit répondre que c'était impossible, mais qu'il viendrait à 4 heures 30, à la fin de la réunion.

Cinq minutes plus tard, le messager revint, mais il reçut la même réponse.

A 4 heures 30, M. Max partit disant : « Je vais maintenant avoir un entretien avec le gouverneur, mais il ne sera pas aussi agréable que celui-ci, je pense qu'il va être très animé ».

M. Max ne revint pas.

## La Bataille s'étend...

La bataille que l'on avait vu y a quelques jours cru si près de sa fin se prolonge. Et non seulement elle continue là où elle se déroulait déjà, mais elle s'étend. Le front qui, à notre aile gauche, avait gagné la région d'Arras, s'est étendu davantage encore vers le Nord : nous apprenons par le communiqué de 3 heures qu'il va jusque dans la région de Lens-La Bassée et que des masses de cavalerie sont aux prises dans la région d'Armentières.

Cette nouvelle extension est due à la nécessité où se sont trouvées les forces alliées de faire face à l'arrivée de troupes ennemies par le Nord.

Le communiqué de mardi nous avait en effet appris que des masses de cavalerie allemande très importantes étaient signalées aux environs de Lille, précédant des éléments ennemis qui faisaient mouvement par la région au nord de la ligne Touvron-Armentières. Le but de la manœuvre allemande signalée par ce communiqué s'explique fort bien : la manœuvre tend très certainement à opérer une diversion sur l'extrémité de notre aile gauche afin d'essayer d'empêcher un enveloppement de l'aile droite allemande, enveloppement qui risquerait d'entraîner la déroute non pas seulement pour l'armée du général von Kluck, mais aussi pour les autres armées allemandes opérant sur les autres parties du front. Mais notre haut commandement n'a pas tardé à parer à cette manœuvre, et il l'a fait en envoyant des forces nouvelles qui s'opposent au nord d'Arras aux éléments ennemis signalés la veille. C'est ainsi que les fronts se sont étendus de part et d'autre, allant jusqu'à Armentières, qui touche la frontière belge.

La bataille — qu'il devient de plus en plus difficile d'appeler la bataille de l'Aisne — s'étend désormais depuis

cette région d'Armentières au Nord jusqu'à la Wœvre et à la région bordant notre frontière des Vosges. Entre ces deux extrémités, le front est constitué par une ligne brisée qui descend d'Armentières du Nord au Sud par Lens, Arras, Péronne, Roye, Lassigny jusque dans la région de Noyon et de la forêt de l'Aigle, tourne ensuite vers l'Est à travers les régions au nord de Soissons et de Reims, traverse la forêt de l'Argonne, franchit la plaine de la Wœvre et s'infléchit dans la direction du Sud-Est vers la région bordant notre frontière des Vosges. La bataille s'étend donc en ce moment sur un front qui doit représenter plus de 600 kilomètres.

On voit que, à tous les points de vue, c'est une bataille gigantesque. Gigantesque par la durée, elle l'est aussi par l'étendue. Mais il faut dire qu'elle l'est davantage encore par le formidable effort que, presque sans répit, elle exige des combattants.

Nous savons que l'héroïsme des nôtres n'est pas inférieur à la grandeur de cet effort sans précédent. Nous savons que leur force de résistance et leur courage augmentent dans la mesure même où la bataille se prolonge et s'étend. Et c'est pourquoi notre confiance demeure inébranlable.

CAMILLE FERDY.

## UN CROISIERE FRANÇAIS A LISBONNE

Lisbonne, 7 Octobre.

Le croiseur français *Dupetit-Thouars* s'est rendu à Lisbonne le 5 octobre à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la République portugaise. Il y a passé toute la journée.

Le commandant Gervais et son état-major ont été accueillis avec empressement. La population a acclamé les marins français.

Le ministre des Affaires Étrangères du Portugal est venu à la légation de France, pour prier le ministre de faire parvenir à M. Delcassé les remerciements du Président de la République et du gouvernement portugais, pour cette démonstration de courtoisie.

## Les Volontaires italiens en France

Au dépôt de Montélimar. — L'état d'esprit des volontaires. — Une conversation avec Peppino Garibaldi.

Malgré certaines mesures administratives prises par le gouvernement italien, soucieux de ne pas laisser aller à l'étranger des éléments nationaux qui veulent prendre du service dans le corps des volontaires garibaldiens, ceux-ci voient leur nombre s'accroître tous les jours.

Les républicains et les syndicalistes italiens tiennent à combattre pour la France. Et il est injuste de considérer ces soldats improvisés comme des éléments laissés sans emploi. Nous laissons à l'actuel en face de la crise économique qui sévit sur les nations européennes, mêlés ou non au conflit, c'est ce que dit, avec beaucoup de raison, le rédacteur du *Secolo* qui a pu visiter Montélimar le dépôt des volontaires italiens et qui s'est rendu compte de leur état d'esprit.

— Nous offrons nos bras et nos cœurs à la France, nous laissons à l'actuel en face de la crise économique qui sévit sur les nations européennes, mêlés ou non au conflit, c'est ce que dit, avec beaucoup de raison, le rédacteur du *Secolo* qui a pu visiter Montélimar le dépôt des volontaires italiens et qui s'est rendu compte de leur état d'esprit.

— J'ai offert mon épée au gouvernement français, afin que nous passions, nous, Italiens, par ce mouvement spontané de solidarité, raffermir les liens de fraternité qui subsistent, malgré tout, entre la France et l'Italie. La République a accepté mon concours. Notre légion sera utilisée quand les événements, toujours très variables, le permettront. Notre action est subordonnée au programme militaire général.

Le général a dit que la légion italienne était encore dans la phase de la préparation, afin d'être au combat bien disciplinée, bien instruite et prête à entrer dans la lutte avec un adversaire puissant. « Mes officiers regretteraient seulement de ne pas marcher sous leur bannière, et de s'incorporer avec leurs hommes au régiment étranger, ainsi que l'a fait le général. Cela ne fera que resserrer les liens de camaraderie entre les officiers de deux nations sœurs ».

Le général Garibaldi a demandé à notre commandement de mettre à leur engagement la condition d'être envoyés aux camps de concentration de Nîmes ou de Montélimar. Le rédacteur du *Secolo* a pu se rendre compte de l'enthousiasme froid et résolu qui règne parmi les volontaires italiens ; ils font l'admiration de la population, par leur discipline, leur attitude martiale, sous l'uniforme et leur ardeur à la manœuvre.

Ce sont des soldats. Et ils sont déjà dix mille, dit le *Secolo*, qui vont défendre la cause de la France, forcé par le consentement de la démocratie italienne !

## LA GRANDE BATAILLE

### La visite aux armées du Président de la République

Les félicitations de M. Poincaré aux chefs militaires. La situation. — Le front s'étend maintenant de Lens et Armentières jusqu'à Belfort.

Bordeaux, 7 Octobre.

Un Conseil de Cabinet a été tenu ce matin sous la présidence de M. Aristide Briand, garde des Sceaux.

Le gouvernement a décidé que les Alsaciens-Lorrains qui ont obtenu un permis de séjour en France, devront bénéficier des dispositions des décrets du 15 août, 1<sup>er</sup> et 27 septembre 1914, relatifs à la prorogation des délais en matière de loyers.

## Communiqué officiel

Bordeaux, 7 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

**A notre aile gauche : La bataille continue toujours avec une grande violence. Les fronts opposés s'étendent jusque dans la région de Lens-la Bassée, prolongés par des masses de cavalerie qui sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.**

**Sur le front : Depuis la Somme jusqu'à la Meuse, rien à signaler.**

**En Wœvre : L'ennemi a tenté un nouvel effort pour arrêter nos progrès, mais ses attaques ont encore échoué.**

**Du côté russe : L'armée allemande, détaite à la bataille d'Augustow, qui a duré du 25 septembre au 3 octobre, tente d'arrêter la poursuite sur des positions préparées le long de la frontière, de Wirballen à Lyck. Les troupes russes continuent à avancer et ont pénétré sur plusieurs points en Prusse orientale.**

**En résumé, l'offensive allemande sur le Niémen s'est terminée par un échec complet, et des pertes très considérables.**

## Le Président de la République sur les champs de bataille

Il rapporte à Paris les drapeaux pris à l'ennemi

Paris, 7 Octobre.

Le président de la République, accompagné du président du Conseil et du ministre de la Guerre, est arrivé en automobile au quartier général lundi matin. Il n'y avait aucune suite, et dehors du général Duparquet, secrétaire général militaire. Il a passé quelques heures auprès du général Joffre, et s'est ensuite rendu au quartier général anglais, où il s'est entretenu avec le général French.

Mardi, il a visité deux de nos armées.

Le président de la République, le président du Conseil et le ministre de la Guerre se sont renseignés sur les conditions dans lesquelles fonctionnent le ravitaillement, la correspondance, le service sanitaire et l'évacuation des blessés.

Le président de la République est arrivé à Paris mardi, à la fin de la journée.

Ce matin, il a visité le camp retranché de Paris, avec le ministre de la Guerre et le général Galliéni.

Le président a rapporté à Paris les six drapeaux allemands qui lui avaient été envoyés à Bordeaux, et qui y avaient été gardés à l'Hôtel de la Préfecture. Ils seront portés aujourd'hui aux Invalides.

**Le transfert des drapeaux allemands aux Invalides**

Paris, 7 Octobre.

Les six drapeaux pris aux Allemands ont été transportés ce matin du Palais de l'Élysée à l'Hôtel des Invalides.

Les drapeaux, escortés par une compagnie de la garde républicaine, sont arrivés à 11 heures. Dans la cour d'honneur, la musique de la Garde a ouvert le ban et joué la Marseillaise.

Les drapeaux étaient alors remis au général Niox, directeur du Musée de l'Armée. Deux invalides portaient les six drapeaux dans la chapelle et les accrochaient au balcon devant le grand orgue.

Plusieurs de ces drapeaux sont déchiquetés par les balles.

Avec moins de cérémonial, on attachait à côté, dans un coin, deux étendards pris par

## LA GRANDE BATAILLE

Les troupes du général Liautay aux contingents marocains dans les campagnes livrées par nos troupes sur la terre d'Afrique.

Les félicitations de M. Poincaré au général Joffre et aux armées

Paris, 7 Octobre.

M. Poincaré a adressé à M. Millerand le télégramme suivant :

Mon cher Ministre,

La visite que nous venons de rendre aux armées a été profondément émouvante. Jamais ne se sont épanouies plus complètement que dans la guerre actuelle les impensables vertus militaires qui ont fait, depuis de longs siècles, la force de notre race et la grandeur de notre pays, et la vue de ces troupes magnifiques, synthèse vivante de l'énergie nationale, éveille dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux de notre Histoire.

Elles ont autant d'endurance que de flamme, autant d'opiniâtreté que d'élan. Elles savent que la victoire ne sera pas seulement le prix de la bravoure, mais celui de la persévérance et de la ténacité, et les nombreux succès qu'elles ont déjà remportés et qu'elles ont dus à une heureuse alliance de ces qualités diverses, leur ont inspiré une légitime confiance dans le triomphe définitif.

Elles ont des officiers résolus, fiers eux-mêmes de la conduite au feu, sous les ordres de généraux qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille, et sous le commandement suprême d'un chef dont la méthode et l'impassibilité sont un objet d'admiration pour tous ceux qui le voient à l'œuvre.

Je vous serais reconnaissant, mon cher ministre, de vouloir bien transmettre mes nouvelles et très vives félicitations au général Joffre, aux commandants en chef, à tous les officiers, sous-officiers et soldats.

Tous, ils servent la France avec le même dévouement, tous ils méritent sa gratitude la plus ardente.

Croyez, mon cher Ministre, à mes sentiments les plus dévoués.

Signé : POINCARÉ.

M. Millerand a télégraphié au général Joffre :

Mon cher général,

Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le président de la République, et qui exprime si éloquemment les sentiments unanimes de la France.

Elle sera, j'en suis sûr, comme la visite même de M. le président de la République, de M. le président du Conseil, et de nos vaillantes armées et pour vous, le plus précieux des réconforts.

Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes placées sous vos ordres, y joindre l'expression de mes plus vives félicitations, et de mes sentiments les meilleurs.

Signé : MILLERAND.

**Les félicitations de M. Poincaré au général Galliéni**

Paris, 7 Octobre.

M. Poincaré a télégraphié à M. Millerand :

Mon cher ministre,

La tournée que nous venons de faire dans le camp retranché de Paris, et sous l'appareil des excellentes mesures qu'a prises le général Galliéni pour assurer plus complètement la défense éventuelle de la capitale.

Je vous serais obligé de lui exprimer de nouveau mes meilleures félicitations.

Croyez, mon cher ministre, à mes sentiments dévoués,

Signé : POINCARÉ.

M. Millerand a télégraphié au général Galliéni :

Paris, 7 Octobre 1914.

Mon cher gouverneur,

Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le président de la République. Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes placées sous vos ordres, y joindre l'expression de nos félicitations personnelles.

Croyez, mon cher gouverneur, à mes sentiments les meilleurs.

Signé : MILLERAND.

**Les félicitations de M. Poincaré aux troupes anglaises**

Paris, 7 Octobre.

Après sa visite à l'armée anglaise, le président de la République avait adressé, lundi, au roi d'Angleterre, le télégramme suivant :

« Sa Majesté le roi George V, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, Londres. En quittant le quartier général français, j'ai eu le grand plaisir de rendre visite aujourd'hui au quartier général, au quartier général anglais et aux vaillantes troupes britanniques.

Je saisis cette agréable occasion de renouveler à Votre Majesté mes plus cordiales félicitations, et je lui serais reconnaissant de bien vouloir les transmettre à la belle armée qui combat fraternellement aux côtés des Français.

Signé : RAYMOND POINCARÉ.

Le roi d'Angleterre a répondu au président :

M. le président de la République Française, France.

Je vous remercie cordialement de vouloir bien m'informer de la visite que vous avez eu l'amabilité de faire au quartier général de mon armée en France.

Je transmets avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes, qui sont fières de combattre côte à côte avec la vaillante armée française.

Signé : GEORGE V.

## Sur le Front

Devant Verdun, les Allemands se montrent très déprimés

Londres, 7 Octobre.

Le correspondant de la *Morning Post* à Amsterdam télégraphie :

« J'apprends d'une source sûre que les officiers des troupes allemandes opérant près de Verdun se montrent très déprimés et que même, parmi les commandants supérieurs, l'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant une résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. »

**La destruction d'Albert**

Londres, 7 Octobre.

Le correspondant du *Daily Mail* en France, décrivant la destruction de la ville d'Albert, au nord d'Amiens, télégraphie :

Ce n'est un secret pour personne que les combats qui ont eu lieu ces jours derniers et dont la violence s'est accrue tout récemment avaient pour but, de la part des Allemands, d'éviter que leur aile droite ne fût complètement tournée. Ils ont, en conséquence, étendu leur front de plus en plus vers le Nord-Ouest. Les alliés ont répondu à cette manœuvre en étendant également leur front, dans la même direction. Ils ont, en conséquence, continué continuellement les lignes allemandes. De part et d'autre, on a amené d'importants renforts, ce qui a nécessité des marches forcées. Les troupes françaises ont accompli à plusieurs reprises des marches de 35 à 40 kilomètres par jour. Les troupes allemandes ont reçu l'ordre de faire des efforts désespérés pour éviter d'être tournées à leur tour. Elles ont, en conséquence, fait de nombreux sacrifices, réussissant continuellement à maintenir leur front aussi étendu que celui des alliés.

Cependant, les Allemands se sont rendu compte que leur effort était vain, et ils ont modifié leur plan. C'est alors qu'ils ont résolu d'essayer de percer les lignes françaises à Albert. Leur tentative fut presque couronnée de succès, ils mirent en position une quantité formidable de batteries d'artillerie et infligèrent des pertes sérieuses à l'infanterie française. Le feu était si violent que, pendant la nuit, le ciel était illuminé par les obus qui éclataient.

Dimanche, l'ennemi gagna quelque terrain ; lundi il poursuivit son avantage, mais, entre temps, les Français ont réussi à s'opposer à la tentative de percée allemande. En conséquence, un grand nombre de leurs fameuses batteries à tir rapide, la progression allemande fut arrêtée.

Hier, l'ennemi poursuivit son offensive, mais, à une heure avancée de l'après-midi, il fut évident qu'il avait échoué dans sa tentative.

Les batteries françaises étaient disposées autour d'Albert, mais aucune ne se trouvait à moins d'un kilomètre et demi de la ville. À quatre heures de l'après-midi, un « Taube » évoluant à 2.000 mètres de hauteur fit son apparition. « Ah ! déclara un des officiers d'artillerie d'une batterie située sur la route de Péronne, voici ce vilain oiseau de retour. Dans une heure au moins nous saurons le résultat de cette reconnaissance ». Effectivement, à cinq heures moins dix, les obus tirés par l'artillerie lourde allemande commencent à tomber, mais ils ne s'abattent pas sur les endroits les plus importants. Effectivement, à cinq heures moins dix, les obus tirés par l'artillerie lourde allemande commencent à tomber, mais ils ne s'abattent pas sur les endroits les plus importants.

Le correspondant décrit ensuite la destruction complète de la ville.

Il termine en déclarant que tous les renseignements recueillis permettent d'affirmer que les Français ont réussi à s'opposer à la tentative de percée allemande et que la destruction d'Albert fut uniquement un acte de vengeance de la part de l'ennemi.

**L'attaque de Lassigny**

Paris, 7 Octobre.

Tandis que l'artillerie allemande s'acharne nuit sur la malheureuse ville d'Albert, une vive contre-attaque ennemie se dessine avec bas vers Roye, puis, le 4 octobre, sur Lassigny. Le mouvement offensif des forces allemandes, très imposantes, s'appuyait sur le ruisseau de la Versée et sur la voie ferrée Gascard-Bussy, qui leur est parallèle. Voici le récit de ce combat qui fut tout à l'honneur de nos troupes :

Dès le 3 au soir, l'ennemi s'était massé en arrière de Bussy, employant comme première ligne de protection le remblai du chemin de fer. Un peu plus tard, les troupes allemandes ont fait un mouvement de flanc, et ont attaqué par la route de Lassigny, un coq échappé à la tourmente saluait l'aurore. Le canon, lui aussi, allait à l'assaut.

Notre infanterie avait établi des positions avancées en face de la route départementale Noyon-Roye. Là, les bois de Vau-chelles avec leurs feuilles roussies par l'automne, nous dissimulaient aisément. Neût été le grondement des batteries et les petits flocons blancs qui çà et là semblaient se lever de terre, il eût été impossible d'un côté de l'autre d'apercevoir la pointe d'un casque ou le bout d'un manchon bien, de part et d'autre, plusieurs mille hommes étaient tapis là, se guettant des deux côtés de la route, dont la blancheur poudreuse formait frontière entre les deux armées.

Jusqu'à midi, de Criselles à Lagny, le duel d'artillerie se prolongea au-dessus des lignes de l'infanterie. Le long du ruisseau de la Versée un mouvement de la cavalerie allemande, — vite réprimé d'ailleurs par nos « Lebel », avait été le seul événement de la matinée.

La situation menaçait de se prolonger dans cette observation réciproque lorsque, sous le coup de trois heures, des colonnes prussiennes surgirent résolument de derrière les talus de la voie ferrée ; en même temps, un front parti de uhlans marchait sur notre gauche par les sentiers de Sermaize. Aussitôt, nos chefs avaient fait cesser le feu. Nous laissions l'ennemi approcher à bonne portée. Dans la campagne silencieuse maintenant les Allemands avançaient. Tout marcha bien ainsi pendant un kilomètre, deux kilomètres. Les colonnes adverses approchaient maintenant de la route nationale. Le moment était venu. Sur la campagne grise le ruban poudreux du chemin marquant une ligne de but précis.

« A huit cents mètres ! Feu de salve ! Feu ! »

Des bois de Vau-chelles, bien à couvert,





